

toujours ! Et pire que les balles, pire que le vomito, la gangrène de la démoralisation gagne l'armée. J'en ai vu pleurer dans les rues de la Havane; de beaux jeunes hommes de vingt ans, vêtus de malpropres uniformes de toile blanche.

"On comprendra sans peine que des représailles soient exercées du côté des insurgés. Au terrible décret pris par le général Weyler, et qui peut se résumer en ceci : "Tous les bandits seront fusillés — et tous les Cubains sont des bandits," la junta révolutionnaire a répliqué par : "Tous les bandits sont fusillés et tous les Espagnols sont des bandits." C'est la loi du talion dans toute sa rigueur : œil pour œil, dent pour dent !

"La destruction des propriétés est en dehors de cette loi de représailles. Les insurgés le disent bien haut. Ils ne brûlent pas pour brûler. Ils brûlent pour ruiner l'Espagne, en l'atteignant dans la source la plus productive de ses revenus. Aux propriétaires, ils donnent un bon constatant la valeur de la propriété qu'on va détruire. Ce bon sera converti en espèces par la Banque Nationale, le jour où l'indépendance de l'île sera proclamée. L'administration révolutionnaire fonctionne merveilleusement, d'ailleurs, dans toute l'île. Le gouvernement a son président, le marquis de Sancta-Lucia, ses ministres, ses magistrats, ses percepteurs, son journal officiel. Un million de Cubains obéissent à ses lois. C'est un Etat au petit pied, auquel il ne manque que les trois ou quatre grandes villes détenues encore par les Espagnols pour être un Etat. La caisse révolutionnaire est pleine, enrichie par l'abandon d'un jour par semaine de revenus ou de salaires des affiliés à la Junta. Les Etats-Unis, qui ont mis l'indépendance de Cuba en actions (company-limited), fournissent à foison les armes et des munitions. Hier encore, débarquaient 1,200 fusils, 750,000 cartouches, 3 canons, et quelques centaines de kilogrammes de dynamite. Avec cela, l'on va loin, quand on a la foi, et les insurgés l'ont, la foi. Ajouter, ce qui est énorme, que les Cubains, habitués au climat, ne craignent pas le vomito, *el patriótico*, le patriote, comme ils l'appellent."

Cette lettre peut passer pour tendancieuse, venue d'une personne connue pour ses sympathies à l'égard des insurgés. L'impartialité veut que nous en citions une autre, émanant d'un officier espagnol.

"Ces gens-là (les insurgés) sont des brutes, n'ayant de civilisé que nom. Ils méritent l'anéantissement

au même titre que les pires sauvages. La vraie lutte n'a pas lieu entre Espagnols et Cubains, entre enfants d'une même mère, mais entre l'élément noir et l'élément blanc. Macéo, Gomez, les deux grands chefs du parti insurrectionnel sont des mulâtres, rêvant d'être les Soulouques d'une nouvelle Haïti. Ils font la guerre au couteau, la guerre lâche et sournoise, incapables qu'ils sont de voir l'ennemi en face. Le maréchal Martínez Campos a échoué parce qu'il a voulu faire du sentiment, raisonner avec des gens qu'il fallait bâtonner. On s'est joué de lui. Les insurgés anéantissent les propriétés, sous couleur de ruiner l'Espagne, alors que, seule, leur haine de gens qui ne possèdent pas pour ceux qui possèdent les fait agir. Ils entraînent de force les paysans sous leurs drapeaux, les menaçant des pires supplices en cas de refus. Ils accueillent à bras ouverts les bandits de grands chemins, les nègres marrons de la Savane, gens de sac et de corde, ayant tout à perdre en temps d'ordre, tout à gagner, au contraire, en eau trouble. Leur armée n'existe pas, et si les Etats-Unis ne leur fournissaient pas à gogo armes et munitions, depuis longtemps, ils se seraient évaporés. Certes, il est dur de sévir, mais avec ces gens-là, on ne sévira jamais assez. Nous menons là-bas une vie de chien : mal nourris, mal logés, mal habillés et les trois-quarts du temps n'ayant rien à faire. Nos marches en avant sont de vraies promenades militaires, les ennemis fuient constamment devant nous. Le vomito, plus encore que les balles, nous sont fatal. Il faudrait, pour combattre à Cuba, des hommes habitués au climat. Nous sommes comme les Français à Madagascar, perdant peu d'hommes par le feu, mais beaucoup par le *général-fièvre*. Et encore les Français avaient-ils un but, une grande ville : Tananarive. Qu'auraient-ils fait, si, comme nous, ils avaient dû lutter contre l'insaisissable ? Quand tout cela finira-t-il ?....."

Nous n'avons à prendre parti pour aucun camp, mais nous pouvons souhaiter que dans le plus bref délai possible se termine une guerre qui est une honte pour la civilisation tout entière. Les Espagnols sont un valeureux peuple, mais valeureux est aussi le peuple cubain. Aux grands hommes qu'à fournaie la Castille, Cuba peut opposer les grands hommes qu'à fournaie la Havane. La lutte est d'égal à égal. Que n'en arrive-t-on à une entente ? Pour les peuples comme

pour les plaideurs, le proverbe dit vrai : "une mauvaise transaction vaut mieux qu'un bon procès."

GEORGES CARON.

## LE MEXIQUE

SA POPULATION ET SES PROGRES

(Suite)

Parmi les autres produits agricoles de quelque importance, nous trouvons les haricots (1,940,000 hectolitres), puis les cultures semi-tropicales : d'abord, la canne à sucre et ses dérivés ; le poids des cannes coupées s'est élevé, toujours en 1894, à 841,882 tonnes. On a fabriqué 54,000 tonnes de sucre et 1,628,000 hectolitres de rhum ; à ce dernier article il faut joindre les boissons fermentées extraites de diverses plantes indigènes spéciales, le *mezcal*, le *pulque*, le *tlachique*, 3,160,000 hectolitres en tout, liqueurs beaucoup moins fortes que le rhum, et de consommation générale, remplaçant notre vin et notre bière ; la vigne n'est, pour ainsi dire, pas cultivée au Mexique où l'on n'a récolté, en 1894, que 21,000 hectolitres de vin.

Tous ces articles, rhum et sucre compris, sont comme les céréales, consommés dans le pays même. Les seuls produits agricoles qui fassent l'objet d'un important commerce d'exportation et qui, par conséquent, nous intéressent davantage, sont d'abord deux textiles particuliers : le *henequen*, dont la récolte s'est élevée à 48,000 tonnes, dont 46,000 provenaient de l'Etat de Yucatan et l'*ixtle* (8,691 tonnes, venant surtout des Etats du nord-ouest, San Luis Potosi, Tamaulipas et Nuevo-Leon) ; puis le bois de campêche (45,000 tonnes, produit dans les Etats de Campêche, Yucatan et Tabasco), enfin le café et le tabac. En 1894, il aurait été récolté 16,764,583 kilogrammes de café (dont 10,271,000 dans l'Etat de Vera-Cruz et 3,628,000 dans celui d'Oaxaca) et 8,623,000 kilogrammes de tabac. Ces deux plantes sont cultivées sur les gradins du plateau dans la région du centre-sud ; le cacao, qui exige un climat tout à fait tropical, ne l'est guère que dans les Etats méridionaux de Tabasco et de Chiapas : la production s'en est élevée à 2,142,694 kilogrammes. Pour le café, la récolte paraît avoir été plus faible, en 1894, que l'année précédente, car l'exportation durant l'exercice 1893-1894 avait atteint 18,866,000 kilogrammes, dépassant de plus de 2 millions la production